

Sur les ailes d'un papillon

JackZak

Droits d'auteur 2021 JackZak
Tous droits réservés

Note de l'auteur

Bonjour chers lecteurs et chères lectrices.

Ce petit papillon ne vous est pas inconnu ? Ce titre titille votre mémoire et démange vos axones ? C'est tout à fait naturel, rassurez-vous.

Ceci est une réédition de mon tout premier roman, paru en 2019 en maison d'édition.

Peu satisfait de la version initiale, et désireux d'offrir à mes fidèles lecteurs une expérience unique, j'ai décidé de repasser l'intégralité du texte à la loupe !

Ainsi l'histoire a-t-elle été allégée de quelques fragments superflus, la syntaxe retravaillée, les coquilles traquées puis liquidées sans une once de pitié !

Pour réussir ce pari, j'ai pu compter sur le soutien de deux amis auteurs, M. Morin et C. Rox. Merci à vous pour votre précieux temps.

Je remercie également mes bêta-lecteurs pour leur relecture minutieuse.

Mais rien de tout ceci n'aurait été possible sans le travail titanesque de ma correctrice : Emmanuelle Billant. Une belle rencontre et une future collaboration prometteuse. Quel talent !

Merci à Wimpy de m'avoir prêté son adresse. Si l'envie vous prenait de lui écrire, j'espère qu'il vous répondra gentiment !

Assez parlé ! Je vous laisse maintenant plonger dans cette sombre histoire en espérant vous faire frissonner d'effroi et de plaisir.

Chapitre Premier

J'avais froid et des fourmis dans les bras. J'avais mal aussi, terriblement mal. Une douleur lancinante qui s'étendait de la nuque aux reins. Mon corps se tendait, comme si on m'avait laissé branché sur du courant continu.

J'entrepris d'ouvrir les yeux. Je les sentais enfouis dans l'ombre, sous mes paupières, reposant lourdement dans mes orbites.

Allons bon, je n'arrive ni à remuer le petit orteil ni à ouvrir les yeux... J'ai encore dû finir vraiment très mal hier.

Je pouvais humer les effluves d'alcool qui avaient envahi la pièce pendant que je cuvais profondément.

Ça pue la sueur et le vomi !

À moins que l'odeur vienne de moi...

Allez, juste remuer un peu, je ne peux pas être dans un état aussi lamentable quand même.

Deuxième tentative... Rien ne bougeait. Et bon sang ce que j'avais froid ! J'essayais de me remémorer la soirée d'hier.

J'avais déposé ma fille chez sa connasse de mère, ça oui je m'en souvenais, 18 heures 30, rue de l'Hôtel-de-Ville. Et deux dimanches par mois, j'étais obligé de supporter sa gueule de travers quand madame osait me reprocher de la ramener en retard, ou de puer l'alcool. Rien que pour la faire chier, je prenais un malin plaisir à laisser s'égrainer les minutes après l'heure du rendez-vous. Et après tout, c'était elle qui était partie en me volant ma gamine, sans parler de la douloureuse séparation avec mon tout petit garçon...

Je riais jaune, le cœur en peine.

Sophie méritait de s'inquiéter, de ne pas savoir si j'allais venir au rendez-vous. J'étais certain qu'elle devait compter les

minutes, les secondes ! L'idiote ! Je souris, mais ça aussi ça me faisait mal.

Je passai ma langue sur mes dents pour m'assurer qu'il ne m'en manquait pas une. C'était un réflexe stupide, mais je m'étais déjà retrouvé dans de dangereuses situations lorsque je n'étais plus maître de rien.

Je perds le fil...

Oui, c'est ça ! La soirée d'hier, la face de travers et les reproches. Descente de la rue de l'Hôtel-de-Ville pour me rendre chez mon buraliste habituel. Mes cigarettes en poche, j'avais flâné un peu devant l'avancement des travaux du nouveau complexe commercial. Encore un centre à la con dans une ville à la con. Comment pouvait-on me promettre que je serais plus heureux avec plus de choix, plus de couleurs, de marques, de prix bas toute l'année ? Mouais... Au moins je pourrais acheter mes clopes et mes alcools au même endroit.

J'avais rebroussé chemin et j'étais rentré.

Toutes les bouteilles étaient alignées sur la table basse de mon salon. Mon plat tout préparé chauffait dans le four à micro-ondes en attendant le « ting » annonciateur d'un repas fade, mais rapide. La télécommande en main, je m'étais vautré dans mon gros fauteuil imitation cuir. Et ensuite j'avais... *trou noir*... J'avais un mal de crâne incroyable, ça, c'était certain.

Je me dégoûtais toujours les lendemains, mais ça ne durait jamais longtemps ; une fois remis sur pied s'envolait la culpabilité, c'était comme ça que je trompais la vie maintenant.

– Bon allez, il faut que je me lève.

Je pris une profonde inspiration et parvins à me redresser d'un bras sur ce qui semblait être mon lit. Une main me soutenant, l'autre massant mon crâne douloureux.

– Putain que je morfle, soupirai-je.

J'attrapai à l'aveugle un coin de ma couverture pour la glisser sur mon dos et ouvris doucement les yeux. La chambre était presque plongée dans la pénombre, seuls quelques rayons de lumière filtraient à travers le volet mal fermé. Je pris mon paquet de cigarettes posé sur la table de chevet et saisis le cendrier débordant déjà de mégots. Je grattai une allumette et lorsque jaillit la flamme, je la regardai danser un bon moment, songeur. Ma clope crépita quand elle s'embrasa et je sentis le flux épais et

nauséabond de la fumée descendre dans ma gorge.

DRINGGGGGGGG !!!!

– Putain !

J'abattis violemment ma main sur mon réveil qui se mit à sonner dans un vacarme du diable, ce qui stimula d'autant plus mes courbatures. Je fis la grimace et un sursaut provoqua la fin tragique de mon cendrier sur la moquette, libérant mégots et cendres à mes pieds.

– Mais putain !

La journée commençait bien, il était 7 heures du matin, j'avais une sacrée gueule de bois et toute la peine du monde à émerger. Dans une heure, je devais pointer au boulot. J'écrasai ma clope sur la table de chevet et pris appui sur celle-ci pour me mettre debout. Trois essais plus tard, je me tenais droit. Tout mon corps tremblait, j'avais la nausée et la tête tournait.

– Allez, courage ! me dis-je pour tenter de rassembler le peu de force que j'avais.

Les murs me permirent de progresser vers la porte sans trop de difficultés. À mesure que j'y faisais glisser mes mains, je pouvais sentir les inscriptions que j'avais gravées au couteau, profondément dans le plâtre. Mes doigts épousèrent un moment leurs contours irréguliers, œuvre d'égarément et de peines sculptée à la lame étroite, déchirant le papier peint comme on dépècerait un corps raide et froid. Je fis une brève pause pour y coller une joue, caressant délicatement cette surface meurtrie, impuissante face à certains de mes débordements.

Après quelques pas hésitants, je me retrouvai dans la salle de bain, cherchant désespérément l'interrupteur de la main. Alors, je me vis dans le miroir. Je m'en approchai et pris appui sur le rebord du lavabo. Deux énormes poches sous les yeux laissaient à peine percer le vert de mes iris.

Il me fallut un long moment et plusieurs jets d'eau sur la figure pour m'accoutumer à la lumière. J'avais le teint blafard. Mes cheveux hirsutes et ma barbe mal taillée apportaient une touche plus grave au personnage.

Je tirai mon rideau de douche ringard, me déshabillai non sans peine et y pénétraï. Un torrent salvateur s'abattit sur ma frêle carrure. C'était incroyable que ce rituel quotidien puisse faire autant de bien dans ces moments-là. Je retrouvai le sourire.

Je frottai de toutes mes forces chaque parcelle de mon corps pour tenter de gommer les stigmates de la veille. Je frottai comme un fou, la tête appuyée sur le carrelage de la douche afin de me maintenir en équilibre, je frottai à en attraper des rougeurs. Sans perdre de temps, je saisis la serviette de bain et me séchai à la hâte avant de la serrer autour de ma taille.

Ma tondeuse en main, j'entrepris de remettre un peu d'ordre dans ma barbe, puis un bon coup de peigne disciplina mes cheveux noirs mi-longs, tous ramenés en arrière, soigneusement plaqués sur mon crâne.

Je pris la première chemise tombée sur la montagne de linge sale qui gisait dans un coin de la pièce et la porta au nez afin d'en évaluer la fraîcheur.

– Ça ira bien pour aujourd'hui.

Je me promis de lancer une lessive en rentrant. J'enfilai à la hâte un boxer, mon pantalon de la veille et une paire de chaussettes avant de revenir dans la chambre pour ouvrir le volet et la fenêtre.

Une clope au bec, je descendis les escaliers quatre à quatre et faillis bien me vautrer en loupant une marche dans ma précipitation. Ma main eut juste le temps de saisir la rambarde avant que je bascule, les jambes emmêlées l'une dans l'autre.

Un coup d'œil sur ma montre, 7 heures 28, dans le bon créneau ! Je versai du café de la veille, ou peut-être de l'avant-veille, dans mon mug préféré et le mis au micro-ondes. Je pris le beurre et la confiture dans la porte du frigo et la refermai du pied. C'est là que des petits bruits familiers se firent entendre sur le parquet.

– Te voilà, gros ! Tu as bien dormi ?

Mon terrier tibétain s'élança vers moi et m'accueillit avec ses gémissements habituels. À l'instant où je posai un genou sur le sol, mon compagnon se précipita vers moi pour recevoir sa dose de caresses et de câlins.

– Oui mon gros, Papa est là, Papa est là. Mon bon Toby, mon gros Toby.

Sa queue touffue fendait l'air.

– Tu veux déjeuner, toi aussi ? Tu as faim ?

Il me regardait avec la tête en travers et sa babine retroussée laissait apparaître une de ses canines. Je m'esclaffais quand il

faisait ça.

Après l'adoration que je portais à ma gamine, tout le reste partait pour mon chien. Beaucoup trouveraient cela stupide et se moqueraient certainement de moi, mais qu'est-ce que je tenais à ce chien, bien plus qu'à n'importe quel être humain d'ailleurs. Évidemment, je ne prenais pas en compte l'affection que j'éprouvais envers ma mère ou certains amis, il ne s'agissait pas du même amour, je parlais ici de l'amour violent et implacable, celui qui vous volerait la vie pour la subsistance de l'être en question.

Les douze soirées que je devais supporter avant de retrouver Ambre, ma petite princesse, seraient vraiment à chier et déprimantes si mon chien n'était pas là pour me tenir compagnie. Même complètement saoul, je ne manquais pas de le sortir, de lui donner à boire et à manger, de le couvrir de baisers et de l'étreindre contre moi... Parfois, je le frappais, le corrigeais injustement, à coup de laisse ou aux poings... Quand je me sentais tout seul, noyé par la bière, le whisky et les regrets.

– Oui mon gros, Papa t'aime, tu sais.

Je me redressai, morose.

Nous prîmes notre déjeuner ensemble dans la cuisine ; Toby assis à côté de ma chaise attendant patiemment que je lui donne des morceaux de pain trempés dans le café et que je lui cède le fond de mon mug.

Je me saisis ensuite d'une petite pochette en tissu que je laissais toujours au même endroit. À l'intérieur de celle-ci était stockée ma pharmacie. Je déconditionnai deux Doliprane, et réunis le reste des traitements habituels : gélules bicolores, comprimés blancs, comprimés vert et rose. Une fois tous dans le creux de ma main, je les avalai d'une traite avec un verre d'eau.

Nos ventres pleins, je saisis la cigarette laissée négligemment sur mon oreille, me redressai et ouvris la porte-fenêtre donnant sur la pelouse à l'arrière de la maison. Toby s'y précipita pour faire son petit tour quotidien.

J'allumai ma clope et la dégustai, debout, au milieu des hautes herbes de cette pelouse mal entretenue. Tout au fond, la vieille balançoire faisait peine à voir. Elle était décolorée, la tige supérieure partiellement pliée et il manquait même une des deux assises en bois. Mais elle appartenait à Ambre ; quelque chose de

sacré m'empêchait de m'en débarrasser. Trop de bons moments y étaient attachés. Nous la lui avions offerte pour ses cinq ans et quand j'avais eu fini de la monter, je n'avais eu qu'une hâte : voir le bonheur dans ses petits yeux en amande.

Je me rappelai ses cris de joie quand elle l'avait aperçue et son grand sourire se dessinant sur son visage. Nous en avions usé des cordes et des tiges à nous balancer ensemble. Elle courait en hurlant tout autour pour que je ne l'attrape pas lorsque nous jouions aux cow-boys et aux Indiens. Sa mère nous regardait d'un œil bienveillant tandis qu'elle pendait le linge.

Je me souvins de nous trois, allongés sous la balançoire à discuter et rire, la légère brise d'été nous caressant la peau. De bons moments, à jamais ancrés dans ma mémoire.

– Et maintenant, elle en a déjà dix. Ça passe... Allez, Toby, rentre !

Ni une ni deux, il se précipita à l'intérieur et trois secondes plus tard j'entendais le « pouf » caractéristique d'un chien s'étalant sur le fauteuil. J'empoignai mes clefs, me dirigeai dans le hall d'entrée, pris la cravate mauve et la veste noire suspendues au porte-manteau. Je réajustai mon costume devant la grande glace : cravate en place, chemise dans le pantalon, chaussures de cuir lacées comme il se doit. Je chassai du revers de la main les pellicules déposées au niveau de mes épaules.

7 heures 47 à la montre.

J'étais certainement encore saoul et ne devais pas paraître très frais, mais j'arrivais toujours à sauver les apparences. Mon père disait ceci :

– Quand on sait faire la fête, on sait se lever pour aller travailler.

Pauvre idiot... Ça devait lui donner bonne conscience quand il rentrait à la maison et se couchait ivre, parvenant néanmoins à s'extirper du lit pour se rendre au turbin. C'était la seule chose qu'on ne pouvait pas lui reprocher. Je claquai la porte en sortant et la verrouillai, et l'instant d'après, au volant de mon Espace, je m'insérai sur la route. La pluie fouettait le pare-brise tandis que je me frayai un chemin dans la circulation. Le temps était en adéquation avec mon humeur : gris et déprimant. Une longue semaine de labeur m'attendait.

Chapitre 2

– Comment vas-tu, Florent ? Tu as passé un bon week-end ?
Raphaël, mon collègue, m’interpella à l’entrée de la banque alors que je fouillais le désordre de mes poches pour y retrouver les clefs de la porte d’entrée.

Quel crétin celui-là avec son perpétuel grand sourire.

– Je vais bien, week-end trop court.

Cet homme faisait partie de ceux qui étaient incapables de comprendre quand leur interlocuteur n’était pas enclin à la discussion, et ne se contentait jamais de vos réponses.

– Oui, toujours trop court, je ne l’ai pas vu passer non plus. Je me suis rendu à la plage avec ma petite femme, c’était super agréable. Mais c’est dingue le monde qu’il y a pendant l’été, pffff.

Mais tais-toi... Je m’en fous.

– Et toi tu as fait quoi ?

Mais qu’est-ce que ça peut te foutre ?!

– Oh, rien de spécial, avec ma fille, lui répondis-je avec détachement.

Je mis enfin la main sur la clef et me dépêchai de la glisser dans la serrure pour échapper à cette conversation ennuyeuse.

– Ah oui, et elle...

– Bon, bon, l’interrompis-je, ne tardons pas, j’ai des choses à vérifier avant que les clients n’entrent.

Et hop, une petite diversion pour m’extirper d’une situation désagréable.

Je me hâtai d’allumer les lumières de l’agence, de désactiver le système de sécurité et pénétraï dans le caisson de verre qui faisait office de bureau. Je soupirai gravement. Je n’avais jamais

rêvé de devenir un petit conseiller clientèle dans une agence bancaire, j'avais bien d'autres ambitions. J'aurais aimé une vie plus calme, avec beaucoup moins de contraintes, et ne surtout pas finir enfermé ici à endosser un rôle que je détestais. Le costume bien serré au corps, la cravate parfaitement ajustée, j'étais une vraie vitrine de mode. Être chaque jour obligé de revêtir la panoplie du parfait employé, tiré à quatre épingle, le sourire bien dessiné et les ongles manucurés me révoltait. Alors qu'une bonne paire de baskets et un jean large, ça, c'était le confort, ça, c'était moi !

Je m'imaginai souvent tirer mes rideaux le matin et observer la nature se réveiller autour de nous, juste pour Ambre, son petit frère et moi. Tous les trois, loin de tout, loin des tumultes de la vie. On aurait une maisonnette chaleureuse à l'orée d'une vaste forêt. J'irais chercher du petit-bois pour alimenter le foyer de la cheminée et Ambre se presserait de dresser la table pour que nous déjeunions tous ensemble. Elle afficherait son magnifique sourire et je la dévorerais des yeux, fier d'être son père, tout simplement. On aurait des poules, des coqs et des canards. Je ferais un grand jardin pour ne pas dépendre des autres. Oh non, pour ne surtout pas dépendre des autres. Pas de boîte aux lettres, pas d'adresse, on disparaîtrait aux yeux de tous. C'était sûrement ça le paradis...

J'allumai mon ordinateur pour prendre connaissance de mon planning. Mon corps, déjà bien fatigué, me pria de choir dans mon fauteuil à roulettes. Je déposai ma tête dans le creux de ma main et implorai un dieu auquel je ne croyais pas pour que mon mal de crâne s'arrête sur-le-champ. Je me penchai plus en arrière sur mon siège, massant inutilement ma tempe droite, quand des relents d'alcool, acides et écœurants, remontèrent de l'estomac à la gorge.

– Fait chier, grimaçai-je.

Un rapide coup d'œil sur l'écran : juste trois rendez-vous ce matin. Ça aurait pu être pire.

J'entendis la porte de l'agence s'ouvrir. Je levai les yeux pour voir l'élégante Linda franchir le sas de sécurité. C'était certainement la seule personne de cet établissement qui ne me filait pas d'urticaire. Cette femme détenait le super pouvoir d'occuper tout l'espace dans lequel elle se trouvait, comme s'il

émanait d'elle une aura invisible et que mon regard était inévitablement attiré par elle.

Je contemplai sa démarche majestueuse tandis qu'elle se rendait dans son bureau pour y déposer ses affaires. Son tailleur laissait apparaître ses longues jambes, ses cheveux dorés retombaient en cascade sur ses épaules. Mais quelle déesse ! Je soupirai encore.

Raphaël se hâta de la rejoindre et la prit par surprise pour la saluer chaleureusement. Elle émit un petit cri de stupeur et se retourna vers lui. Je vis très bien sa main se poser sur sa hanche avant qu'il ne lui fasse la bise.

Connard !

Je sortis alors de mon bureau pour me servir à la machine à café.

– Et un expresso serré, annonçai-je à voix basse.

Je regardai le liquide noir remplir mon gobelet, perdu dans un coin de ma tête.

– Tu parles tout seul, maintenant ?

J'eus un sursaut quand je m'aperçus qu'elle se tenait juste derrière moi. Elle avait aussi le super pouvoir de se déplacer sans bruit pour attraper sa proie.

– Linda ! Tu m'as surpris. Je ne t'avais pas entendue.

Elle affichait un sourire innocent et chaleureux qui aurait fendu une pierre en deux. Je ne pus m'empêcher d'arborer un timide sourire en retour.

– Bonjour Florent.

Elle avança ses lèvres pulpeuses vers ma joue pour y déposer un baiser. Un frisson de joie, éphémère hélas, parcouru tout mon corps.

– Tu sembles épuisé, tu as eu un dur week-end ?

Une main sur mon avant-bras, elle prit un air compatissant que je n'aimais pas du tout.

– Non, non, ça va, juste de la fatigue, je dors peu avec cette chaleur, feignis-je.

Ma voix s'éteignit doucement à mesure que je me remémorais les consommations de la veille. Mon mal de tête se fit de nouveau le plaisir de me torturer.

– Ne t'en fais pas pour moi, je t'assure. Je compte sur ce jus de chique pour me remettre d'aplomb ! Tu en veux un ? lui

demandai-je en devinant déjà la réponse.

– Cet immonde café bon marché qu'on nous offre avec tant de générosité ? Non merci ! Je ne tiens pas à attraper des ulcères, me rétorqua-t-elle en grimaçant. Je te laisse mon beau, je suis à l'accueil ce matin. À tout à l'heure.

Elle me gratifia d'un petit clin d'œil, puis tourna les talons.

Tu es la plus belle et la plus douce des femmes que j'ai jamais rencontrées.

– Bon courage, Linda, à tout à l'heure, lui dis-je le regard posé sur ses fesses généreusement mises en valeur par son tailleur étroit.

Et un expresso serré...

Le gobelet en plastique brûlant entre les mains, je repris mes quartiers dans mon charmant caisson complètement impersonnel, où seuls nos slogans publicitaires accrochés aux murs faisaient office de décoration.

Le postérieur parfaitement calé, je saisis le coupe-papier posé négligemment sur le bord du bureau et entrepris d'ouvrir les courriers reçus de samedi dernier. Toujours cette même routine fatigante : réclamations, publicités, lettres d'informations de la société-mère, réception des cartes et des chèquiers. Mes yeux se fermaient tout seuls, je luttais contre mon propre corps meurtri par le poison que j'y instillais régulièrement. Mes gestes manquaient de précision et mes mains se mirent à trembler. Impossible de me concentrer. Après quelques heures, mon organisme réclamait déjà son remède.

Bientôt 9 heures, mon premier rendez-vous était dans la salle d'attente. Mme Pinçon, une folle pingre et désagréable.

– Pffffff...

Le peu de motivation qui me restait s'envola telle fumée au vent. Je la regardai, assise, le dos droit comme un « i », une bouche en bol de soupe renversé, son tailleur de vieille institutrice, ses bijoux en perles et ses cheveux rassemblés sur son crâne en un horrible chignon.

Machinalement, ma main se porta sur le dernier tiroir de mon bureau. Derrière une pile de documents, une bouteille de whisky demeurait à sa place habituelle. J'avais envie de boire un petit verre pour me remonter le moral, pour me calmer. Mais pas maintenant, non pas maintenant. Il était trop tôt.

Je repoussai le tiroir, me redressai doucement de mon dossier et me dirigeai vers la porte pour accueillir cette « charmante » dame.

Allez ! On fait sa courbette et son plus grand sourire.

– Mme Pinçon, quel plaisir de vous voir, vous voulez bien me suivre dans mon bureau ?

Elle tourna la tête dans ma direction, sans bouger la moindre autre parcelle de son corps, sans afficher la moindre expression sur son visage. Je pris appui sur la poignée de tout mon poids pour contenir les tremblements de mes extrémités. Enfin, elle se leva, s’avança vers moi et me tendit une main potelée en guise de bonjour.

– Bonjour madame, lui entonnai-je chaleureusement.

Elle se libéra immédiatement comme on le ferait avec un pestiféré.

Si toi tu n’as pas un balai dans ton gros cul !

– Bonjour monsieur, lança-t-elle sèchement. D’ordinaire on vient chercher sa cliente là où elle attend, il me semble. On ne l’appelle pas en restant cloué à la porte de son office ! pesta-t-elle.

Je ne sus quoi répondre à cette réflexion, et me voyant sans réaction, elle entra et prit place sur la chaise sans y être invitée. Elle se sentait ici chez elle, dans ses droits.

Triste était le constat suivant : plus les gens sont riches et plus ils ont tendance à s’enfoncer dans l’amertume et le nombrilisme. Je ne supportais plus de côtoyer ce genre de personnages odieux.

– Je vous écoute Mme Pinçon, que puis-je faire pour vous ?

– J’ai déjà expliqué trois fois par courrier le motif de ma visite de ce jour. N’avez-vous pas pris connaissance de ces derniers, monsieur ?

L’intonation de sa voix était soudainement plus rude.

– J’ai évidemment bien pris note de vos courriers madame, laissez-moi juste un instant.

Je fouillai dans mes dossiers tandis que je sentais son regard lourd et accusateur peser sur moi.

Je les ai rangés où ces putains de courriers ? Elle me fait chier la vieille, elle ne peut pas utiliser les e-mails comme tout le monde !

Je parvins à mettre la main dessus et j’eus la surprise de constater que je ne les avais pas ouverts. J’étais dans une posture délicate. La moindre erreur de ma part pouvait déclencher une

tornade de reproches et de la haine, chose à laquelle je n'aspirais absolument pas. De surcroît, depuis plusieurs mois j'étais dans le collimateur du boss à cause de mes résultats jugés insatisfaisants et de mon manque de rigueur au boulot. J'avais déjà perdu toutes mes primes, je ne voulais pas en plus me retrouver à faire de la paperasse, ce qui serait pour moi encore plus détestable que de recevoir mes clients.

Je pouvais voir le haut de ma bouteille dépasser de la pile de dossiers. L'envie se fit plus forte. Beaucoup plus forte. J'abattis le tiroir avec fracas et relevai la tête vers celle de mon interlocutrice. Elle croisait les bras en signe d'impatience, le menton bien droit, tout en m'observant avec insistance. Je restai un moment sans répondre, la laissant me fusiller du regard. Un lourd silence s'installa dans la pièce. Je devais rapidement trouver une échappatoire.

Linda !

– Mme Pinçon. *Je dois reprendre le contrôle de la situation.* Vous venez aujourd'hui afin qu'on fasse le point sur vos placements au sein de notre établissement et je compte bien être le plus clair possible pour vous satisfaire.

Elle me regardait gravement, concentrée sur chacun de mes mots.

– Et pour ce faire, j'ai besoin d'avoir sous les yeux quelques informations supplémentaires. Je ne peux malheureusement pas y accéder sur cet ordinateur. Si vous me laissez deux minutes, afin que je demande à ma collègue de me fournir ces précieuses données...

Un petit mensonge pour gagner un peu de temps et pour désamorcer la situation.

– Bien ! Faites vite alors.

Pour vite me débarrasser de toi, oh oui je vais faire vite.

Je rouvris le tiroir du bas pour me saisir d'un dossier au hasard et y glisser les trois enveloppes de cette vieille folle. En essayant de garder le contrôle de mon corps, je me redressai lentement et me dirigeai vers la porte. Linda me servirait de couverture encore une fois, me permettant de lire ces fichus courriers pour ne pas perdre le peu de crédibilité qui me restait.

Mme Pinçon me suivait du regard, ses biceps pris en tenailles entre ses grosses mains. Ses doigts, semblables à des petites

saucisses, pianotaient frénétiquement sur sa chair molle. Je devais me forcer pour ne pas lui cracher une bonne réflexion à la gueule ; ce n'était pas l'envie qui me manquait.

J'avancai vers Linda, avec une démarche peu précise, et l'interrompis en pleine discussion avec un vieil homme.

– Pardonne-moi Linda, c'est urgent. Je peux ?

Elle s'excusa auprès de son interlocuteur et se tourna vers moi, un petit sourire en coin.

– Je t'écoute.

Lorsque je me penchai pour que cette conversation reste privée, mon visage effleura le sien. Un frisson très agréable parcourut mon corps ingrat. Les effluves de son parfum me vinrent alors, doux et sucrés, très fruités. J'avais une étrange sensation de fourmillement dans la langue et comme un arrière-goût métallique dans la bouche. J'avais une furieuse envie de lui mordre le cou.

– Florent ?

Elle recula légèrement la tête.

– Oui, euh, oui, j'ai un service à te demander.

Elle s'approcha à nouveau de moi.

Si seulement...

– Tu vois Mme Pinçon dans mon bureau ? lui chuchotai-je à l'oreille. J'ai un souci avec elle ; elle m'a fait parvenir trois courriers avec apparemment ses doléances pour notre entretien, mais j'ai négligé d'en prendre connaissance, avouai-je un peu honteux. Je pensais que tu pourrais pianoter sur ton ordinateur et me faire gagner du temps pour que je puisse lire ces lettres.

J'essayai de parler de manière professionnelle pour ne pas non plus me discréditer à ses yeux.

– Ne te donne pas cette peine, Florent, je l'ai eu deux fois au téléphone la semaine dernière et je sais pourquoi elle souhaitait te voir.

Le souffle de chacun de ses mots dans mon oreille et sur mon cou était semblable à des milliers de caresses sensuelles. J'avais beaucoup de mal à me concentrer sur ses paroles.

– Elle exige de refaire le point sur ses produits financiers, me dit-elle en fronçant les sourcils. Apparemment, elle ne comprend pas pourquoi ses actions ne lui rapportent pas plus d'intérêts ni pourquoi son charmant conseiller ne prend pas la peine de

l'appeler. Elle menace de changer de banque. Enfin, tu la connais, elle serait prête à vendre son âme si elle le pouvait pour quelques pièces.

Elle recula la tête avant de me faire un clin d'œil discret.

– Ce sera tout, Florent ? me dit-elle le regard plein de malice.

– Oui ce sera tout, Linda.

J'avais honte de moi, encore une fois. Il fallait quand même l'avouer, je n'étais pas un employé modèle ces derniers temps, et même si Linda s'en rendait bien compte, elle ne me jugeait pas. Je lui rendis son clin d'œil et me redressai.

– Merci beaucoup, je te revaudrai ça.

Et si je n'étais pas un déchet, une moitié d'homme, je t'inviterais à faire le tour du monde avec moi... Mais aucune chance que tu me trouves à ton goût. Je ne suis qu'un minable...

Ces pensées me mirent le moral encore une fois au plus bas. Machinalement, je cheminai vers mon bureau, songeur, mes documents sous le bras. La rêverie fut de courte durée. Mme Pinçon ne s'était pas évaporée, hélas. Elle attendait que je m'asseye avant de prendre la parole.

– Avez-vous ce que vous cherchiez ?

Ses petits yeux noirs étaient pleins de défis.

Un moyen de te faire fermer ta gueule ? Non pas encore !

– Oui ! lui répondis-je avec un sourire forcé.

Je devais affirmer ma position dominante et inverser le rapport de force. J'ouvris en deux-deux le dossier informatique sur le portefeuille financier de cette charmante femme.

– Vous vouliez donc que nous discussions de vos placements dans les différents secteurs que j'avais sélectionnés pour vous ?

– J'aimerais surtout qu'on parle de ce que ça ne me rapporte pas ! Ça fait des années que je suis chez vous, et je n'ai jamais vu ça.

– Vous savez, votre argent a été placé depuis des années sur des valeurs sûres afin de limiter un maximum les risques. C'est à votre demande que nous vous avons proposé ces produits financiers. Et la conjoncture n'étant pas bonne, les investisseurs et les échanges de produits commerciaux fonctionnent au ralenti. Vous devriez penser à...

– Je ne suis pas ici pour penser, monsieur !

De quel droit oses-tu me couper la parole ?!

– J’aimerais que vous reconsidériez les placements que vous avez faits avec « mon argent » – elle accentua bien ces deux mots – afin que les intérêts soient supérieurs à ceux d’un banal livret A, sinon à quoi bon balancer ses économies sur les marchés financiers ? Mais je ne vais pas vous apprendre votre métier ?

Comment pouvait-on être aussi aigri ? La colère monta en moi et la tempête sous mon crâne doubla d’intensité. Je pouvais sentir mon cœur battre dans mes tempes.

– Non, en effet, ce ne sera pas nécessaire madame, je connais parfaitement bien mon métier. J’aimerais que vous gardiez votre calme, je vais voir ce que je peux vous proposer comme solution.

Je n’avais qu’un désir à cet instant : lui balancer le contenu de mon gobelet de café laissé à l’abandon en pleine figure.

Reste calme, reste calme.

Je me plongeai sur son dossier informatique sans attendre la moindre réponse de sa part. Les deux mains sur le clavier à rechercher des produits financiers dont je n’avais que faire. Elles se mirent à trembler de plus belle. J’avais presque oublié l’irrésistible envie de m’en jeter un. À la lumière de l’écran, mon mal de tête s’exacerba. Je plissai les yeux pour tenter d’atténuer la douleur, en vain.

– Je peux vous proposer un nouveau produit financier avec un taux moyen de 4,5 %, je n’ai rien de mieux actuellement, comme je vous l’ai déjà dit, le marché n’est pas bon. Vous voulez plus d’explications ?

Je m’étonnai moi-même de réussir à garder mon sang-froid. Peut-être était-ce la peur de perdre mon gagne-pain qui me permettait de ne pas perdre le contrôle.

– Hum, allez-y, grommela-t-elle.

– Pour faire simple, votre argent serait placé sous forme d’assurance-vie dont les intérêts fluctueront en fonction des actions des grandes entreprises européennes. Nous sommes sur une moyenne forte de 4,5 %, mais quand nous sortirons de cette crise passagère, les taux pourraient monter de 7 à 9 %. Et vous avez, bien sûr, les avantages de l’assurance-vie, avec la défiscalisation et la possibilité de rachat à tout moment.

– Et les risques ? Et si la crise s’aggrave ? C’est tout ce que vous avez ? Pas de placements prometteurs ? Rien ?

Je l’agaçais par ma simple présence, je le sentais bien. Elle

m'assiégeait de questions auxquelles je n'avais pas de réponses claires à donner. Le bras de fer s'annonçait difficile. Je commençais à transpirer, le tremblement de mes mains s'accroissait.

— Les risques sont modérés et le plus grave de la crise est déjà derrière nous. Nous sommes sur une courbe croissante. Je n'ai rien d'autre de prometteur, les marchés sont timides, il faut attendre que la confiance revienne.

Une goutte de sueur perla sur mon front. Je me hâtai de l'absorber avec un mouchoir sorti de ma poche. Je devais rapidement mettre un terme à cet entretien.

— Et le coût d'un contrat comme celui-ci ?

Elle se pencha au-dessus de la table comme à l'affût.

— La banque prélève 4 % sur la somme. Mais je vous assure de récupérer votre placement de départ dès la première année.

Je déglutis en appréhendant sa réaction. Son regard se durcit et elle recula au fond de son siège.

— Ça ne me convient pas du tout !

— Attendez au moins que...

— J'espérais autre chose de cet entretien ! m'interrompit-elle une nouvelle fois en haussant le ton.

— Puis-je tout de même vous imprimer les termes du contrat ?

— Je n'en ai rien à faire de cette connerie de contrat ! Mais pourquoi n'ai-je pas affaire à quelqu'un de plus compétent ?

Mes mains se mirent à trembler de plus belle, au point que je dus serrer le bord de mon bureau pour les contenir.

— Je comprends mieux pourquoi je n'ai jamais eu de réponse à mes courriers. Les avez-vous seulement lus ?! Ou n'avez-vous pas saisi ce que j'attendais du sérieux d'une banque ?

Ces paroles étaient haineuses. Un bouledogue était en train de m'aboyer dessus. La douleur dans mon crâne... La crispation de ma mâchoire...

— Vous n'avez rien à me dire ?! renchérit-elle avec mépris.

Arrête ! Arrête ! Ferme ta putain de gueule !

De fortes bouffées de chaleur me prirent en otage, mes mains devinrent moites, mon dos et mes aisselles s'humidifièrent. J'étais incapable de répliquer à cette connerie. Elle n'avait tort qu'à moitié.

— C'est une honte ! Une honte d'avoir dans cette banque

quelqu'un d'aussi incompétent qui baragouine des explications sans les comprendre lui-même !

Elle se redressa de sa chaise, prit appui sur le bord du bureau et avança sa gueule vers moi, prête à me mordre.

Je vais te faire bouffer tes dents, sale pute !

– Je vais te faire bouffer tes dents, sale pute !

Trop tard. Mes pensées avaient trouvé le chemin de ma bouche.

Il y avait une limite à ne jamais dépasser, un point de non-retour contre lequel on ne pouvait plus rien. Même si je l'avais voulu, mais au fond de moi je souhaitais que ça arrive, je n'aurais pas su garder mon calme. C'est ce moment où, inexplicablement, votre cerveau se met en veille et les instincts bestiaux reprennent le dessus. Cette situation avait un goût de déjà-vu, et aussitôt l'image de Sophie me pointant d'un doigt accusateur avec un air mauvais me revint à l'esprit. J'étais agressé, acculé dans mon bureau par une folle, en manque d'alcool et plein de violence au fond du cœur. Ce n'était peut-être pas mon jour, mais ce ne serait pas le sien non plus.

Je compris que c'était trop tard quand je sentis mon poing se refermer sur une touffe de cheveux et la saisir fermement. J'étais comme spectateur de la scène.

– VOUS NE ME PARLEREZ PLUS JAMAIS COMME À UN CHIEN ! hurlai-je à m'en décrocher la mâchoire. SINON, JE VOUS EXPLOSERAI VOTRE GUEULE BOUFFIE CONTRE CE BUREAU ! TU AS ENTENDU ESPÈCE DE CONNASSE ?!

Je la libérai de ma poigne et restai debout un moment, cette odieuse femme prostrée face à moi, la bouche entrouverte. Je ne réalisais pas bien encore ce qui venait de se passer et visiblement elle non plus. Je compris que j'étais allé trop loin quand Linda déferla dans mon caisson en verre et que tous les clients qui patientaient au guichet nous observaient avec attention.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Florent ? me dit-elle désespérée.

Elle s'avança vers moi, les mains tendues en avant comme pour se protéger. Cette attitude me fit mal. Je restai muré dans mon silence, un peu honteux. Mais ce n'était pas parce que j'avais bien failli redécorer mon bureau avec la tête de ma cliente, non, c'était la honte d'avoir encore déçu quelqu'un. Je consternais et j'éloignais tous ceux que j'aimais. Qu'est-ce que Linda penserait

de moi maintenant ? Que j'étais quelqu'un de méchant ? D'agressif ? Un malade ?

Raphaël arriva à son tour dans le bureau avec un regard plein d'incompréhension. Il observait successivement Linda, Mme Pinçon et moi-même, attendant que quelqu'un émette un son. Cette dernière était devenue rouge écarlate. Elle avait les épaules relevées et les bras tendus, son cou disparaissait presque totalement sous les replis de son double menton, comme une tortue qui ne sort que timidement la tête. Elle semblait gonfler chaque seconde, tel un énorme ballon de baudruche sur le point d'éclater. Ce fut Raphaël qui mit le feu aux poudres.

– Madame, croyez bien que nous restons sans voix par rapport à cette situation gênante, répondit-il maladroitement tout en s'approchant d'elle à pas mesurés.

Ce fut à cet instant précis qu'elle explosa.

– VOUS ÊTES MALADE ! MAIS ! MAIS !

Elle regardait Linda et Raphaël, pointant un doigt accusateur dans ma direction.

– IL EST COMPLÈTEMENT TARÉ ! MAIS QU'IL AILLE SE FAIRE SOIGNER !

Les larmes lui montèrent aux yeux et ses grosses joues se bouffirent. Elle saisit son sac et me balança toute sa haine au visage.

– VOUS ALLEZ ENTENDRE PARLER DE MOI ! JE VAIS VOUS FOUTRE À LA PORTE MOI ! ESPÈCE DE FOU ! MALADE MENTAL ! VOUS ÊTES UNE SALE PETITE MERDE ! UN FOU ! UN FOU !

Elle tourna les talons et, à pas rapides, se dirigea vers la sortie. Dans sa course, elle bouscula une cliente qui perdit l'équilibre et faillit heurter le comptoir. Un brouhaha s'éleva alors dans la banque, chacun y allant de son commentaire. Je m'assis docilement, le regard pesant de mes collègues sur les épaules.

Chapitre 3

Cinq ans plus tôt

– *Mon amour ? Réveille-toi mon amour.*

Je sentais une main délicate me caresser l'avant-bras, ce qui me sortit de ma torpeur.

– Tu vas être en retard, gros paresseux, si tu ne te lèves pas maintenant.

J'entrouvris doucement les yeux puis les refermai aussitôt.

– L'est quelle heure ? baragouinai-je.

– Déjà trop tard pour être à l'heure.

C'était sa réponse toute faite quand je demeurais prisonnier de la couette. Me tirer du lit relevait bien souvent de l'exploit, et lorsque le réveil ne suffisait pas, ma petite femme s'en chargeait. Moi je vous le dis, celui qui a inventé le mode « répéter » sur les alarmes de portable est un sacré idiot ! Ça me foutait tout le temps dans la merde !

– Hum... Un câlin ?

J'ouvris complètement les yeux avec beaucoup de difficulté, luttant contre la force invisible souhaitant me replonger dans le sommeil. Sophie était assise sur le bord du lit, sa main sur mon poignet, affichant un sourire innocent. Déjà habillée et maquillée, portant à la perfection son petit chemisier blanc, je pouvais sentir les effluves de son parfum sucré que j'aimais tant. Ses longs cheveux couleur feu tombaient sur ses épaules et seule une mèche passait derrière son oreille. Elle se pencha vers moi, déposa un baiser sur mon front et vint m'entourer de ses bras. Tous les matins devraient

commencer comme ça.

– Je t’aime mon cœur, murmurai-je tout en la serrant contre moi.

– Hé! Doucement brute! Tu vas me casser en deux, me dit-elle avec son petit rire étouffé.

Elle se dégagea un peu de mon étreinte et me dévisagea. Ses doigts vinrent sur le pourtour de mon oreille et descendirent le long de ma nuque. Ses mains étaient si voluptueuses et chaleureuses.

– Moi aussi je t’aime, mon bébé.

Elle m’embrassa tendrement sur le coin de la bouche cette fois-ci.

– C’est tout? lui dis-je le sourire aux lèvres.

– Quoi! s’exclama-t-elle en se jetant sur moi pour me chatouiller. Monsieur n’en a pas assez? Monsieur réclame alors que sa petite femme est debout depuis au moins une heure tandis que tu dormais comme une marmotte?

J’explosais de rire, ses petites mains étaient aussi très efficaces pour s’introduire dans les zones les plus sensibles.

– Haha! AH! AH! Arrête, arrête! C’est bon je vais me lever!

– AMBRE! Ma chérie, viens aider Maman à sortir ton père du lit! lança-t-elle en tournant la tête vers la porte de la chambre.

Des bruits de pas se firent entendre au loin, j’étais plié en deux et hilare sous les assauts de Sophie. Les petits pas se rapprochaient dangereusement, puis il eut un bref silence. Ambre bondit alors sur le matelas en émettant un cri strident de guerrière amazone. Sophie retira la couette me laissant sans aucune défense.

– Ah! Au secours! Pitié les filles non, je me lève, promis je me lève!

Je riais à en avoir la larme à l’œil.

– Ambre! Chatouille-le! Vite, vite je retiens Papa!

– Pas les pieds, suppliai-je entre deux éclats.

Mais c’était déjà trop tard; elle s’agrippa à une de mes

jambes et chatouilla ma voute plantaire avec ses petits doigts. C'était un terrible supplice !

Je me redressai dans le lit et parvins à saisir Ambre d'un bras afin de la faire remonter sur mon torse et surtout mettre fin à cette séance de torture.

– Vous êtes des diabesses avec moi ! Vous n'avez pas honte de vous en prendre à un pauvre innocent sans défense ?

J'affichais un sourire complice à Ambre, à califourchon sur mon ventre. Elle me regardait avec son visage angélique et ses yeux plissés de joie.

– Et si je me vengeais de cette injustice ?

Je commençais à chatouiller Ambre sous les bras. Elle se tortillait dans tous les sens comme un asticot pour échapper à mon emprise.

– Naaaaaaan ! Papa, non ! Pas des chatouilles !

Sa petite voix stridente résonnait dans mes oreilles, mais je ne lâchais pas ma prise. Sophie nous observait, admirative.

– Papa !

Elle se tordait de rire et essayait toujours de se libérer.

– Papa ! Je t'aime papa, arrête ! Hiiiiiiiiiiiiiii !

– Mais moi aussi je t'aime, mais je ne suis pas encore totalement vengé. Ce n'est pas l'heure de ton bain ? Allez hop !

Je me redressai sur le matelas, Ambre sur mon épaule. Sophie s'écarta du lit. Le temps de mettre pied à terre, Sophie vint déposer une caresse sur ma joue.

– Ne traîne pas sous la douche, me dit-elle pleine de tendresse.

– À l'eau la petite sauvageonne !

Et je me mis aussitôt à courir à travers la pièce puis dans le couloir, mon amazone hurlant de rire, secouée à chacun de mes pas.

Après sa toilette, Ambre se précipita dans sa chambre pour s'habiller tandis que je prenais la direction de la cuisine tout en me battant avec les boutons de ma chemise. Les odeurs du pain grillé et du café étaient montées jusqu'à l'étage et m'annonçaient un bon petit déjeuner en compagnie de ma

tribu. Sophie avait dressé la table ; baguette dorée, confitures, boissons chaudes et croissants n'attendaient que nous. Elle était assise, un magazine dans les mains, ses lunettes sur le bout du nez.

– Ta mère a appelé, me lança-t-elle lorsque je pris place sur ma chaise.

– Tu nous as encore gâtés avec ce déjeuner.

Elle saisit la cafetière pour remplir mon mug, toujours avec son beau sourire chaleureux.

– Elle voulait quoi, ma mère ?

– Elle s'inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles. Elle m'a demandé comment ça se passait au boulot. Il faudrait quand même que tu l'appelles de temps en temps, tu sais qu'elle se fait du souci pour toi tout le temps, me sermonna Sophie.

Elle me tendit le mug fumant de café, et se servit à son tour. Je saisis un gros morceau de baguette encore chaude et la confiture.

– Et tu lui as répondu quoi ?

– Que tu devais trouver tes marques dans cette nouvelle banque, mais que tu étais malgré tout moins stressé. J'ai eu raison de lui dire ça ?

Le sujet délicat du travail revenait encore une fois s'imposer à la table familiale.

– Oui, tu as bien fait. Je ne veux pas qu'elle se fasse du mauvais sang inutilement... Et toi non plus d'ailleurs !

J'essayai d'afficher mon sourire le plus rassurant. Le sien s'était mué en une moue pleine d'inquiétude.

– Ne t'en fais pas, je ne recommencerai pas les mêmes erreurs. J'ai conscience que ça a été très dur pour toi et Ambre, mais maintenant tout va bien se passer. Et surtout, je ne m'infligerai plus jamais d'horaires à rallonge, je place ma famille dans mes priorités, tu le sais, tentai-je de la rassurer.

– Est-ce que tu aimes encore ce que tu fais, Florent ? J'ai l'impression de revoir la même tête que tu affichais avant que tu demandes ta mutation.

Ses mots tombèrent dans le silence qui s'installait autour de la table. Ma baguette imbibée de café se rompit et

l'extrémité plongeait dans le mug. Je fixai Sophie un instant et je me rendis compte que mon regard était devenu inexpressif. Je me remémorai la détresse dans laquelle je me trouvais à peine quelques mois auparavant. La fatigue chronique qui m'affectait, mes sautes d'humeur, ma méchanceté... Sophie et Ambre en avaient beaucoup souffert. Ces pensées creusaient un gouffre obscur qui m'aspirait de l'intérieur.

– Sophie ! m'exclamai-je tandis qu'elle me fixait le regard chargé d'émotions. Après toutes les épreuves que nous avons traversées, je vous ai fait la promesse de ne plus m'épuiser au travail et de ne plus perdre pied. Je le pense toujours et je tiendrai parole. Oui, j'adore ce travail, il me faut simplement du temps pour retrouver mon équilibre dans cette nouvelle agence. Et vous êtes là pour me soutenir, nous sommes bien plus forts que jamais. Je vous aime plus que tout au monde !

Je lui saisis la main avec conviction, elle semblait encore perdue dans ses souvenirs.

– Mon amour, crois ton super homme ! Nous sommes dans cette maison depuis quoi ? Trois mois ? C'est un nouveau départ pour nous tous ! Tu seras fière de moi !

Je me redressai sans lâcher ses doigts et fis une courbette pour tenter de lui arracher un rire. Il était impératif que j'apaise ses inquiétudes.

– Ensemble, nous bâtirons une forteresse de tendresse ! promis-je.

Je la fis se lever et d'un geste rapide, je la tirai vers moi pour la bloquer dans mes bras, contre mon cœur. J'affichai une expression charmeuse et me penchai vers elle pour lui susurrer à l'oreille :

– Et si tu es obéissante et gentille, je te laisserai peut-être même être ma maîtresse, mais chut, il ne faut rien dire à ma femme !

– Idiot !

Elle m'assena une tape sur l'épaule, les yeux pleins de malice.

– Embrasse-moi !

– BEURK ! C'est dégoûtant vos bisous d'amoureux,

intervint une petite voix écoeurée derrière nous.

Ambre venait de débarquer, pieds nus, les chaussettes à la main, les cheveux en bataille. Elle nous saisit aux jambes pour nous gratifier d'un bref câlin et fila se mettre à table.

– Allez Papa, Maman, on déjeune, car moi j'ai l'école, hein !

On ne se rend pas compte des petits bonheurs que la vie veut bien nous offrir. On se remémore plus facilement les expériences négatives ou les malheurs alors que nous banalisons les séquences emplies de simplicité et de véracité. Quelle erreur nous commettons !

Nous prîmes un petit déjeuner ponctué de bonne humeur et d'anecdotes. C'était un moment de partage précieux avant que chacun d'entre nous commence la journée.

– Allez Maman ! On va être en retard, clama Ambre après avoir avalé son bol de chocolat.

– Oui, oui, une minute s'il te plaît.

Ambre trépignait d'impatience. Elle aimait beaucoup sa nouvelle école maternelle et n'avait eu aucun mal à se faire des amies. Elle avait déjà enfilé sa veste et son écharpe, et tenait son cartable à la main.

– Vite Maman, j'ai promis à ma copine Émilie de jouer avec elle avant de rentrer dans la classe.

Elle faisait la même moue que sa maman quand elle voulait quelque chose. Il y avait tellement de similitudes entre elles. Sophie prit ses clefs de voiture sur la commode et boutonna son manteau à la hâte.

– J'y vais mon cœur, me dit-elle tendrement. Ambre, dans l'auto ma puce.

Elle ouvrit la porte d'entrée pour la laisser passer puis elle vint mettre sa tête sur mon torse. Sophie était une petite femme, mais son amour et son réconfort étaient d'une grandeur inégalable. Je l'enserrai et déposai un baiser sur son crâne.

– Bonne journée. À ce soir et sois bien sage au travail !

– Hum ! Je ne sais pas, me répondit-elle d'une voix innocente. J'ai bien envie d'avouer à ma collègue qu'elle me

gonfle avec ses manucures et ses seins siliconés. Mais le problème c'est que c'est aussi la femme de mon patron, plutôt gênant, non ?

Ses yeux étaient maintenant pleins de malice.

– Tu dis ça juste parce que tu es jalouse de sa grosse poitrine ! Pas vrai ?

– Eh !

Elle me donna une tape en fronçant les sourcils.

– Regarde-les bien ces petits seins, car tu n'es pas près de les toucher, vilain homme !

Elle me tira la langue et me repoussa.

– Oula ! Attends voir ! l'avertis-je en la saisissant par les hanches pour la soulever contre moi. Et après je m'étonne qu'Ambre tire la langue, mais je constate que sa maman ne lui montre pas du tout l'exemple !

Nos regards se noyaient l'un dans l'autre avec intensité.

– Chut ! Je t'aime ! Tais-toi ! me répondit-elle avant de me prendre la tête pour la bloquer entre ses seins. Tiens, étouffe-toi avec !

Nous étions en train de nous taquiner comme de grands gamins, mêlant rires et séduction. Je l'embrassai tendrement, pinçant ses lèvres entre les miennes, pressant son corps contre le mien pour en ressentir les formes gracieuses.

– Allez, hop, hop, hop, tu as un travail, toi aussi ! s'exclama-t-elle pour me ramener à la réalité.

Je la lâchai et eus le droit à une dernière caresse avant qu'elle file dans la voiture.

Bon... C'est parti pour moi. Fait chier...